

Les Jours brûlants

Du même auteur chez À vue d'œil :

L'Aile des vierges

Ma Chérie

Laurence Peyrin

Les Jours brûlants



© Calmann-Lévy, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0435-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Josiane et Jacques, le Corse
À Sylvie et Bruno
À Martine et Pierrot

*« Est-ce que je suis envahissante ?
— Terriblement, lorsque tu n'es pas là. »*

Romain GARY, *Clair de femme*

Modesto, Californie, mai 1976

1

ROOT BEER

*Épinette, muscade, clou de girofle,
cachou, anis vert, bardane, réglisse,
vanille, miel.*

Arôme : sucré, épicé.

Bourgeoise à Modesto, il fallait le faire.

Surtout quand on avait commencé par tomber enceinte à dix-huit ans d'un étudiant à peine plus mûr, un brûlant soir d'août 1958, après un *cruising* du tonnerre qui s'était terminé sur un parking mal éclairé.

À Modesto, dans ces années-là, le *cruising* était un sport national, le sexe en était un autre – il fallait bien cela à la jeunesse pour rompre l'ennui d'une ville-dortoir sur laquelle même l'ombre de Sacramento s'étiolait. Los Angeles et San Francisco, n'en parlons pas, c'était sur une autre planète.

Alors le week-end, on *cruisait* dans les rues mornes à bord de la vieille caisse héritée de Papa retapée jusqu'au pare-chocs, les jantes tournant comme des soleils, et l'on faisait reluire et ronfler les pots d'échappement trafiqués – qui contribuaient à offrir à Modesto son seul record, celui de la plus mauvaise qualité de l'air des États-Unis.

Une décennie plus tard, les habitants finiraient par en avoir ras les oreilles du *cruising* et feraient prendre un arrêté municipal qui interdirait aux autos de passer deux fois dans la même rue à la tombée de la nuit.

Sans présager ces jours mélancoliques où des flics blasés monteraient la garde aux carrefours, une boîte de donuts sur les genoux pour tuer le temps, les garçons profitaient de cet âge d'or et briquaient leurs capots en reluquant les filles – et cela finissait souvent sur la banquette en cuir fraîchement repiquée.

C'était l'époque où le rock'n'roll sexualisait les nymphettes, où Chuck Berry célébrait leur éveil dans *Sweet Little Sixteen*, où Jerry Lee Lewis faisait scandale en épousant sa cousine de treize ans, et où le déhanché d'Elvis « the

Pelvis » envoyait valdinguer les vœux de virginité des jeunes filles, dans la frénésie moite des samedis soir au dancing du coin.

Et si ce n'était pas toujours la plus franche débauche à l'arrière des décapotables, c'était surtout parce qu'il y avait ces limites si excitantes avec lesquelles on adorait flirter. La brosse à reluire sur le becquet en alu était la caresse initiale de préliminaires sans fin dont on ressortait en s'ébattant, avec la brûlante satisfaction d'avoir une fois encore terrassé le dragon.

Mais à quelques couples ces règles tacites ne s'appliquaient plus – soit parce que par atavisme la chair était vraiment faible, soit parce qu'ils se fréquentaient depuis suffisamment longtemps et que cette vie qu'ils s'étaient promis de passer ensemble leur avait délivré un passe-droit dans le dos des parents.

C'était le cas de Joanne Miller, la fille de l'épicerie Miller, et de Thomas Linaker, le fils du médecin de famille.

Le dérapage s'était produit un soir sur le parking du *Las Vegas*, un coffee-shop aux néons rose et bleu où se bousculait la jeunesse de la ville. Joanne Miller et Thomas Linaker n'en

étaient plus, depuis quelques semaines d'été, à éprouver leurs limites, mais leur relative expérience ne les mettait pas à l'abri d'une glissade malencontreuse dans l'exiguïté d'une Pontiac Star Chief dont le siège passager était à moitié coincé.

Ce soir-là, une lune gibbeuse éclairait de son dernier croissant un ciel d'encre qui s'étendait sur les jeunes gens garés à distance respectable les uns des autres, enivrés d'une *root beer*, à la base inoffensive, mais sévèrement corsée par les notes torrides d'*Unchained Melody* qui tournait en boucle sur les autoradios. Harry Belafonte y racontait une histoire d'amour incontrôlable. *Oh mon amour, ma chérie, j'ai faim de ton toucher... J'ai besoin de ton amour, donne-moi ton amour.* Des choses comme ça.

Et patatras, une Brianna joufflue était née neuf mois plus tard, sous les yeux finalement bien émus des respectables familles Miller et Linaker qui avaient organisé les noces en quatrième vitesse.

On avait décidé que Thomas poursuivrait ses études de médecine à San Francisco, pendant que Joanne changerait les couches

de Brianna, aidée par Maman et Belle-Maman, pas avares de services et de câlins. L'ennui qui plombait Modesto rendait sympathiques des situations qu'on aurait trouvées inopportunes ou désagréables ailleurs.

Cet enthousiasme providentiel faisait de Joanne, désormais Linaker, une jeune femme comblée, sans nulle autre ambition que d'avoir un jour une maison, une belle, une rien qu'à eux.

Et puis le jeune papa boursier de Berkeley était devenu chirurgien orthopédique, la maison avait fini par pousser sur un terrain planté de deux grands pécaniers dont les noix tombaient sur le toit d'ardoise en un tintement sec, écho régulier au quotidien idéal des Linaker. Sept ans après Brianna, un petit Christopher faisait l'appoint de la parfaite famille nucléaire américaine.

Le docteur Thomas Linaker n'avait jamais envisagé de quitter l'hôpital de Modesto, qu'il avait intégré à son retour de la faculté de médecine, sitôt son diplôme obtenu. Réputé pour son excellence à réparer toutes sortes d'os cassés – et aussi, probablement, pour son physique à la Gregory Peck –, il y bénéficiait d'une aura unique. Alors, avait-il expliqué à sa

femme qui rêvait d'une grande ville côtière, si c'était pour se retrouver coincé en tout petit au milieu de l'énorme annuaire médical de San Francisco...

Voilà comment Joanne était devenue une bourgeoise de Modesto, une bourgade mal aimée dont même le fondateur, un certain William Chapman Ralston, avait poliment refusé un siècle auparavant qu'on lui donne son nom. Les ouvriers ferroviaires hispaniques qui veillaient à relier Los Angeles à Sacramento en passant par ce trou perdu l'avaient trouvé « *muy modesto* ». Très modeste.

Dont acte.

Seul manquait de temps en temps à l'épouse et mère accomplie un petit bout de son adolescence – le *Las Vegas*, son juke-box, son parking mal éclairé et toute la fraîcheur rock'n'roll qui allait avec.

Mais pas souvent.

Joanne Linaker était la joie de vivre incarnée.

MAI TAI (DU TAHITIEN « LE MEILLEUR »)

*Rhum blanc, rhum ambré, curaçao,
sirop de sucre candi, citron vert,
sirop d'orgeat.
Arôme : puissant, frais.*

« Ma femme est la reine des cocktails ! » s'exclamait Thomas en tendant à leurs invités des contenants parfaitement adaptés à leur contenu : hurricane ou blue hawaïien dans une tulipe de cristal, nick's rickey dans une coupe à champagne ou old-fashioned (le préféré de Thomas) dans un verre du même nom, sans pied, trapu, lourd, « pour une main d'homme », ajoutait-il.

C'était un rituel pour Thomas, tout un art pour Joanne.

En vingt ans, elle était passée de la *root beer*, en petites bouteilles consignées, aux mélanges complexes élaborés dans son propre shaker en acier inoxydable à effet miroir – beau comme

une Pontiac Star Chief. Lorsque Thomas et elle étaient jeunes, la *root beer* était servie par des filles en patins à roulettes qui slalomaient entre les banquettes en skaï du *Las Vegas*. Le coffee-shop avait finalement disparu en même temps que la bruyante tradition du *cruising*, et Joanne jouait maintenant joliment du mélangeur dans sa maison flanquée d'arbres centenaires, en vedette des dîners que son mari organisait pour le gratin médical de Modesto et les amis d'adolescence.

Derrière le bar rond en acajou, frontière massive entre la cuisine moderne en Formica beige et le salon tout en velours et tapis colorés, la reine des cocktails souriait, sincèrement flattée, toujours fière. Jamais elle ne se trompait dans ses dosages, ni dans la chorégraphie de ses mains entre les bouteilles et les coupelles de fruits coupés.

Ces soirs-là, au nom d'un protocole un peu vieillot mais toujours en vigueur dans la petite-bourgeoisie américaine, on invitait autant de femmes que d'hommes, mais peu d'entre elles avaient dépassé le stade de « simple épouse » ou, au mieux, d'infirmière en chef. Mais ce n'était